

Le supplice chinois de la goutte d'eau

Nous avons certes une programmation neuronale adaptée nous permettant de faire face à notre environnement, mais elle est mise à rude épreuve, tout particulièrement notre sens de la justice. La neuroscience nous apprend que l'insula est une structure du cerveau qui est aussi associée au système limbique. Elle est située profondément dans la surface latérale du cerveau entre le lobe temporal et le cortex pariétal inférieur.

L'insula joue un rôle important dans l'expérience de la souffrance et d'un certain nombre d'émotions de base incluant l'injustice, la colère, la peur, le dégoût, le bonheur et la tristesse. Elle est impliquée dans la perception consciente des besoins du corps, qu'elle intègre et transforme en sensations et émotions.

L'insula est l'une des principales zones du cerveau où est représenté en permanence l'état de l'organisme. La concentration de diverses hormones, les contractions musculaires, la température, tout est adressé à l'insula, qui établit une carte du corps en temps réel.

Nous partageons cette aptitude avec les mammifères qui ont eux aussi « un sens de la justice » né au fil de l'évolution. Ce sens s'est considérablement développé chez l'humain... Normalement, dirons-nous ! Car il peut être perturbé ou entravé, érodé par le supplice de la goutte d'eau, c'est-à-dire par toutes ces violences adaptatives et réactionnelles cachées, ce non-amour, cette barbarie ordinaire, ce désir mimétique qui vont créer des degrés de désordres « ce qui conduit à tristesse, dureté, égarement, repli sur soi, ou prétention, revendication, ressentiment, ou compulsion, frénésie, débordement stérile ; ou encore, et par-dessus tout, à désespoir, glissement en bas, destruction — cela est dans l'opposé de l'amour. Ce qui, au contraire, est pacifiant, confortant, ce qui délie de l'âpreté et du ressentiment, ce qui donne de donner, ce qui ouvre chemin, même malaisé, même apparemment injustifiable, même hors des logiques reçues, cela est déjà du côté de l'amour — même si cela ne laisse point en repos, appelle à plus loin, exige dépassement (Maurice Bellet). »

Ainsi, si l'amour est relation, consentement mutuel, il est aussi ancré dans la réciprocité et la responsabilité : le don est appelé à donner, le désir est joie dans le désir que l'autre soit, et le devoir-être est à vivre sur l'appel à la plénitude de la vie. Il y a opposition entre l'amour qui aime et le non-amour centré sur l'avidité du Seul ! La vigilance est donc requise ici pour établir cette distinction car il y a toujours à se dépêtrer de l'illusion pour goûter à l'amour communion-tendresse.

Si la médiation vise bien à éclaircir ou rétablir des relations perturbées ou rendues difficiles, elle devra contribuer à nous faire sortir de l'avidité-angoisse, l'abandon-emprise, le rejet-absorption. Il faudra tenter d'autres solutions car jusqu'ici, reconnaissons-le, nous avons plutôt échoué...

Vers une évolution spirituelle

À la suite de Gerd Theissen, il convient de définir le religieux comme un système de signes en évolution qui s'adapte à la réalité par essais et erreurs. Les mutations créatrices autant que les erreurs horribles commises individuellement ou collectivement nous

poussent à évoluer vers des adaptations qui concernent l'entier de l'humain, ses connaissances, ses émotions et ses motivations. Chronologiquement, l'évolution a d'abord été chimique, elle a été ensuite biologique pour être enfin culturelle, voire spirituelle. Toute approche de cette évolution – fut-elle cognitive – demeure une approximation puisque personne n'en connaît la réalité ultime. Notons aussi que la science, en tant que système de compréhension de la réalité, ne peut répondre à la question du sens de cette évolution. C'est l'humain qui est appelé à jeter une étincelle de sens dans cet univers-machine froid et indifférent, régi principalement par des lois connues ou encore à découvrir. Cet appel en réalité nous constitue : vouloir s'en passer est du plus haut comique, y répondre de façon absolue est du plus haut tragique.

La tradition chrétienne en réponse à cet appel se réfère à un Dieu transcendant. Elle postule qu'Il est la Réalité Ultime à l'origine de cette évolution encore inachevée puisque dans la foi nous croyons qu'il est nécessaire de passer du stade culturel de l'évolution au stade spirituel. Cela ne peut se faire sans une Parole qui s'oppose à l'humain en le confrontant notamment à la dialectique de la souffrance et de la culpabilité. Le message chrétien contredit ainsi ce qui dans l'évolution naturelle serait issu uniquement de la sélection active qui veut que seuls les plus forts et les plus adaptés survivent. Il atteste d'une contre-sélection possible qui s'oppose à la sélection naturelle ou à toute autre forme de sélection culturelle. C'est en elle uniquement que nous sommes appelés à définir des valeurs et des normes nous permettant de mieux nous adapter à cette évolution spirituelle.

Pierre Bühler (In Science et foi font système, Une approche herméneutique. Par Bühler Pierre - Karakash Clairette, éd. Labor et Fides 1992) rappelle que la foi est un système de convictions qui doivent nécessairement être ouvertes, mises à l'épreuve des faits, de la réalité, des défis d'incertitude et des crises que suscitent la vie comme notre adaptation à l'évolution spirituelle. Toutefois quand la foi devient indifférence, apathie ou croyances vagues elle devient illusion-faiblesse (comique). Quand la foi se ferme au doute, à l'incertitude ou à la contestation, elle devient illusion-force (tragique). La foi interpelle la raison en lui rappelant qu'elle se situe dans l'évolution au 8^e jour de la création. Et la raison à son tour interpelle la foi en l'invitant à ne pas croire à des non-sens établis. Ainsi, quand la mystique se perd dans l'irrationnel, dans la jouissance de sensations touchant soi-disant au divin, elle devient illusion-faiblesse du plus haut comique. Quand au contraire elle se targue de pouvoir conduire l'humain à la réalité ultime par la seule contemplation ou la connaissance, elle devient illusion-force du plus haut tragique. Le piège consiste à vouloir réfuter la complexité de la réalité ou à souhaiter lui correspondre par des voies obscures et irrationnelles. Cette mutation violente du désir conduit l'humain à vouloir être dieu à la place de dieu – maître de tout y compris de son destin ou de la nature – ou le pousse à vouloir être comme Dieu. La tradition chrétienne réfute ces deux approches en les opposant à la croix : en elle se dit l'abandon du juste, son renoncement, son impuissance, son refus de toute violence ajoutée ou de toute solution magique.

Le désir mimétique dévoilé

Le dévoilement du désir mimétique effectué par Jésus-Christ vient démystifier les mécanismes d'élection et d'exclusion pratiqués par tous les religions et toutes les sociétés, notamment via la désignation d'un bouc-émissaire, d'une victime innocente. L'individu est rétabli dans son droit divin. De cette affirmation centrale découle l'individualisme moderne, le scepticisme à l'encontre du pouvoir et ce désir de liberté sans entrave. Pourquoi ? D'abord parce que, comme le note René Girard, « nous vivons dans un

monde, je l'ai dit, qui se reproche sa propre violence constamment, systématiquement, rituellement. Nous nous arrangeons pour transposer tous nos conflits, même ceux qui se prêtent le moins à cette transposition, dans le langage des victimes innocentes. » Ensuite parce que la modernité veut faire sans Dieu, sans suivre le Christ, en cherchant un apaisement qu'elle n'arrive pas à trouver, pas plus qu'elle n'arrive à juguler la violence. Enfin parce que nous nous référons à des médiateurs externes, qui nous disent ce qui est hautement souhaitable, désirable, en induisant automatiquement la rivalité qui pousse à se comparer, à s'observer, à se jalouser, etc. Le schéma désir-rivalité-crise est ainsi réintroduit à l'infini. Nous ne pourrions sortir de ces crises systémiques sans retourner à des forces qui freinent (katecho), et surtout à des médiations intérieures seules à même de garantir un apaisement du désir mimétique. Si elle ne veut pas se condamner à la violence endémique, l'humanité n'a d'autre choix que de s'ouvrir au Christ ou devra, à tout le moins, déconstruire l'emprise du désir mimétique présent partout.

Quelques conséquences logiques :

1. Jésus-Christ comme dévoilement absolu de la crise mimétique : la thèse de René Girard fait état en Jésus d'un retournement de la violence mimétique qui marque la fin du règne de Satan en débusquant tous les mécanismes qui conduisent les humains à tomber sous sa coupe. Ce retournement induit un changement dans la tradition juive et d'abord dans la manière de considérer Dieu. L'homme est dédivinisé et dieu revictimisé, ce qui veut dire que le croyant retrouve la possibilité de l'innocence perdue par la volonté de connaître le bien et le mal, de savoir ce qui est bien pour lui. Le choix de Jésus de se faire la victime innocente pour en finir avec le recours au bouc émissaire constitue le dévoilement nécessaire au retour à l'innocence perdue. C'est ce que Satan ne pouvait prévoir, ce qui le fait tomber dans le piège dans lequel il était sorti triomphant puisque depuis toujours les humains finissaient par épouser le point de vue des bourreaux et par retomber – même après la catharsis de la violence – dans de nouvelles crises mimétiques. La relecture des disciples a mis fin à ce règne : désormais l'innocence – ou la catharsis sociale – ne peut plus être retrouvée dans le mensonge et la dissimulation, car Dieu lui-même a choisi de se faire victime innocente. En conséquence, ce dévoilement vient contester toute tentative religieuse de se fonder encore sur ce mécanisme. Les religions sont dévoilées, elles ne peuvent plus que l'admettre, ce qui revient à reconnaître la primauté du christianisme, ou faire leur autocritique, ce qui revient à une édulcoration de leur message, ou refuser le dévoilement chrétien, ce qui risque de les conduire à une violence gratuite et injustifiable. Ce n'est en rien de la propagande mais bien de la logique pure. Jésus induit un déplacement du sacré à la sainteté. Mais ce faisant – et à travers lui - le christianisme est la source du scepticisme moderne, car il démystifie toutes les autres religions qui ne peuvent plus que s'édulcorer ou se fanatiser en restant cantonnée dans le sacré.
2. Christ, qui n'a jamais été mimétique, expulse le mécanisme en le dévoilant. Mais ce dévoilement rend impossible de retourner à la violence cachée : dès lors, la crise mimétique risque bien de gagner partout en intensité.
3. Le sens anthropologique de la résurrection permet à l'individu d'émerger avec sa volonté propre en devenant saint ; il n'est pas voué au sacrifice, son destin est d'y échapper ; cette révélation transforme radicalement le religieux en un exode hors du sacré vers ce qui est saint. Jésus ne demande pas qu'on l'imite mais qu'on le suive jusqu'à la Passion s'il le faut. La « suivance » est

imitation si possible paisible d'un modèle intérieur. Jésus refuse d'être admiré en tant que modèle social, Messie politique, etc., afin de pouvoir être suivi.

4. Pour René Girard, un seul modèle peut rendre compte de l'achèvement de l'homme : c'est le Christ, parce qu'il a démonté le mécanisme de la violence. Le christianisme, en privilégiant le monde des faibles, effectue un retournement de Nietzsche. La radicalité de ce retournement transcendantal chemine à travers les siècles. L'Évangile est bonne nouvelle, l'Apocalypse est d'abord dévoilement, message joyeux qui se heurte inévitablement à la dynamique si humaine du désir mimétique.

5. Ainsi par exemple, la charité et le pardon viennent contester radicalement la propension humaine à la vengeance et au manque de solidarité.

6. Jésus – comme génie de l'Amour – va systématiquement se positionner en continuité – rupture – innovation face à sa tradition juive. Il refuse toute forme de victimisation, d'instrumentalisation comme nous dirions aujourd'hui, et toute absolutisation de causes relatives. C'est ainsi notamment qu'il va se distancer des nationalismes révolutionnaires de son époque. La terre est sainte d'une autre manière. Il va réfuter l'autorité du Temple, redéfinir l'essentiel de la Loi mosaïque, refuser la mise à l'écart des petits, des méprisés, des malades ou des infirmes, contester la rigidité des rôles sociaux masculins et féminins, remettre à sa juste place les rituels de pureté tout comme d'ailleurs le savoir des religieux zélés (les Pharisiens et autres docteurs de la Loi) ; il va prôner la gratuité, contester le pouvoir des riches et des puissants, refuser toute gloire, toute richesse ou tout pouvoir militaire. Même les liens de famille ne trouveront pas grâce à ses yeux. Jésus est intenable tout simplement parce qu'il se réclame radicalement de la sainteté.

7. Dès lors, tous ceux qui détiennent la moindre parcelle d'autorité ou s'en réclame, veulent se prétendre religieux ou privilégiés par Dieu, sont appelés à se demander si leurs motivations sont pures, dépourvues d'hypocrisie, de mensonges et de violences, en somme s'ils ne cherchent pas à occuper la position haute pour justifier leurs privilèges. Jésus invitera ses auditeurs à être parfait comme le Père céleste (Mt 5,48). Mais à ses yeux Dieu seul est bon (Mc 10.18).

8. Dans le conflit mimétique, chacun veut faire la loi de l'autre, d'où la montée aux extrêmes. Jésus sera résolument non-violent : il prênera l'amour des ennemis, la réconciliation entre frères, le non-jugement notamment.

Comment désamorcer la rivalité? René Girard le dit ainsi: « Les règles du royaume de Dieu ne sont pas du tout utopiques : si vous voulez mettre fin à la rivalité mimétique, abandonnez tout au rival. Vous étoufferez la rivalité dans l'œuf. Il ne s'agit pas d'un programme politique, c'est beaucoup plus simple et fondamental. Si autrui vous oppose des exigences excessives, c'est qu'il est déjà dans la rivalité mimétique, il s'attend à ce que vous participiez à la surenchère.

Donc, pour y couper court, le seul moyen, c'est de faire le contraire de ce que la surenchère réclame : payer au double la demande provocatrice. Si on veut que vous marchiez un kilomètre, faites en deux ; si on vous frappe la joue gauche, tendez la droite. Le royaume de Dieu n'est rien d'autre, mais cela ne veut pas dire qu'il soit d'accès facile. (In Quand ces choses commenceront... Arléa, "Poche", 1996). »

L'amour chrétien prohibe la violence mimétique, la rivalité comme la convoitise ou la vengeance. La célèbre invitation à « tendre l'autre joue » est une condamnation des représailles qui contredit la loi du Talion (« œil pour œil, dent pour dent ») de l'Ancien Testament. Ainsi, le devoir de bienveillance universelle et inconditionnelle prescrit par le Christ implique de ne jamais céder à la violence. Celle-ci est plus précisément considérée comme contraire au règne de Dieu, elle serait en fait l'instrument du diable. Dès lors, elle ne peut pas servir l'humanité ; au contraire, elle la déshumanise. Ce rejet radical est illustré par la soumission du fils de Dieu à la violence de ses bourreaux au cours de la Passion du Christ. Dans Je vois Satan tomber comme l'éclair, René Girard affirme que Jésus Christ renverse ainsi totalement la problématique de la violence. En tant que victime innocente, il réduit la violence du mal à l'impuissance, car il la subvertit en puissance d'expression de son amour pour Dieu. L'amour infini du Christ, en qui tout est pardonné, serait donc le remède à la violence intrinsèque à la condition humaine. L'amour fraternel serait d'ailleurs le remède par excellence, la voie de toute médiation.

Pour Gerg Theissen, le phénomène Jésus est à situer dans une société éclatée parcourue par des tensions nées notamment de l'occupation romaine ; il y avait beaucoup d'agressivité ; tous rêvaient de voir Dieu chasser l'occupant et rendre à Israël sa splendeur. Un petit groupe de marginaux est apparu sous la conduite de Jésus ; ils ont fait l'expérience d'une spiritualité renouvelée en prônant une vision nouvelle de l'amour et de la réconciliation, tous deux destinés à régénérer la société de l'intérieur. Étaient-ils, au sens moderne du terme, des pacifistes ? Ou des doux rêveurs, pauvres en agressivité, insensibles aux problèmes de leur temps ? Les sources évangéliques démentent cette image d'Épinal. Jésus et ses adeptes ont mis au service de leur vision nouvelle une critique radicale de la richesse et de l'abus des biens matériels, du pouvoir du temple, des pharisiens et des prêtres, de l'exclusion des malades, des pauvres ou encore des tabous religieux. Ainsi, « une grande partie de l'agressivité était détournée, déplacée et symbolisée. C'est ce traitement de l'agressivité qui permit alors de créer l'espace nécessaire à la nouvelle vision de l'amour et de la réconciliation, dont le nouveau commandement de l'amour des ennemis occupait le centre. Le surgissement de cette vision elle-même reste une énigme, car on peut retenir la conclusion inverse : les différentes formes du traitement de l'agressivité présupposaient une absence d'angoisse, une nouvelle confiance fondamentale dans la réalité, celle qui rayonne de la figure de Jésus — jusqu'à aujourd'hui (G.Theissen, Le christianisme de Jésus, éd. Relais Desclée, 1978, p.145.) » Le prophète de Galilée au nom de l'amour fraternel va déconstruire la religion juive de son temps en réintroduisant les malades dans la communauté, ainsi que les pécheurs, les prostituées, les gens de mauvaises vie, les méprisés: à tous il annonce l'amour du Père; il va faire éclater les rôles hommes / femmes, redéfinir la Loi, l'alliance, le temple, l'obéissance, l'observance, la piété; tout est revu, revisité. Pouvons-nous seulement suivre le maître dans cette perfection?

Vers une identité et une conscience tragi-comique

Sur ce principe de la réflexivité, Watzlawick (In Une logique de la communication, éd. du Seuil, 1979, Paul Watzlawick, Janet Helmick Beavin, Donald De Avila Jackson.) signale le paradoxe de la foi. Le croyant trouve des réponses à ses questions et à ses doutes. Mais qu'en est-il de sa croyance ? Sur quoi est-elle fondée ? De quoi découle-t-elle ? Du désir de croire ? Du désir de donner un sens à la question du sens ? Ou bien la foi est-elle un don de Dieu ? Tous ces cas de figures présupposent la réflexivité. Le désir de croire ne peut se fonder lui-même : il est la réponse à l'invitation à croire, qui elle-même est la réponse à la question de Dieu, qui elle-même est le résultat imprévisible à des événements aléatoires survenus dans l'histoire humaine, sous les traits de personnages particuliers, qui eux-mêmes sont le résultat imprévisible d'événements aléatoires survenus dans leur vie d'où découle le désir de croire ! Watzlawick signale le paradoxe majeur à propos de la foi : « La question pressante, et toujours sans réponse, est de savoir comment concilier la faiblesse et la nature peccable de l'homme avec l'exigence de ne pas pécher (p.211). » Le croyant vit dans le dilemme défini comme insoluble : il est partagé entre sa nature humaine, et donc faillible, et le modèle de vie parfaite, l'imitation du Christ que la religion exige de suivre ! C'est le paradoxe du « sois spontané ! », qui introduit obligatoirement une double contrainte. Si j'accepte ma nature humaine faillible, je ne peux obéir en même temps à l'exigence de perfection. Mais si j'obéis à l'injonction de vivre parfaitement, je suis obligé de récuser ma nature faillible, ce qui est impossible.

Le paradoxe est construit de telle sorte qu'il contient deux injonctions contraires inconciliables. La solution est donnée dans la sortie du cadre imposé ou défini, ici l'antagonisme entre la nature faillible et l'exigence de perfection. Il est possible de concilier l'un et l'autre dans une conscience tragi-comique : je ne peux ni être toujours faillible ni constamment parfait. Seul Jésus-Christ a dépassé cette tension humaine et c'est pourquoi nous le considérons comme le fils adoptif de Dieu qui nous libère pour l'amour, la gratuité, le don de soi, la compassion, etc. En fait et en réalité, sa médiation nous conduit à un déplacement décisif d'accent: avec lui, le religieux n'est plus cantonné dans le sacré (un dieu, un peuple, une terre, une alliance, une loi, etc) mais dans ce qui est saint. C'est la sainteté qui doit tout régir, occuper notre esprit, nos gestes et nos paroles. Jésus ne demande pas qu'on l'imité mais qu'on le suive jusqu'à la Passion s'il le faut. La « suivance » est imitation si possible paisible d'un modèle intérieur. Jésus refuse d'être admiré en tant que modèle social, Messie politique, etc., afin de pouvoir être suivi.

Dans l'excellent ouvrage « Pirké Avot – Maximes de nos pères » il est dit une parabole intéressante : « Lorsque D.ieu, disent nos sages dans le midrach, prit conseil des anges au sujet de la création, les anges de la paix et les anges de la vérité déconseillèrent la création de l'homme, mais l'ange de l'amour se présenta devant le trône du Tout-Puissant et dit : « Crée-le, D.ieu de toute bonté, car il pratiquera la charité sur la terre. » Et D.ieu créa l'homme, afin que par lui soit faite l'oeuvre de charité. » Voilà ce qui est saint: l'amour fraternel, la charité, la bonté, la bienveillance.

Aimer, est-ce seulement réaliste et possible?

André Gounelle répond très justement ceci: " il y a des gens pour qui nous n'avons aucune sympathie, pour qui nous éprouvons de l'aversion, qui nous sont odieux. C'est plus fort que nous, nous n'y pouvons rien. Éviter de leur porter tort, nous conduire convenablement avec eux, oui, d'accord, mais jamais nous ne les aimerons. On ne peut pas imposer, ordonner, obliger d'aimer.

Kant a raison. Quand on voit dans cette parole un commandement, une loi à observer, elle devient accablante, désespérante, elle enfonce dans la mauvaise conscience et le sentiment de culpabilité. Or l'évangile n'est pas la mauvaise nouvelle de notre faute, mais la bonne nouvelle de notre délivrance. Pour bien comprendre ces paroles sur l'amour, de même que celles du décalogue et celles du sermon sur la montagne, il faut y voir non pas une loi mais une prophétie. Elles ne nous disent pas : « voilà ce que tu dois faire, comment tu dois vivre », en nous imposant des exigences impossibles. Elles nous disent plutôt : « voilà ce que Dieu va opérer en toi, voilà ce qu'il a commencé et qu'il continuera à faire : il te rendra aimant ». Luther a souligné que la loi et l'évangile disent l'une et l'autre la volonté de Dieu, mais se distinguent en ce que la loi ordonne et que l'évangile donne. Le « tu aimeras » doit se conjuguer au futur et non à l'impératif. Il ne s'agit pas d'une obligation écrasante, mais d'une promesse réjouissante. Nos cœurs de pierre, Dieu les transformera en cœurs de chair. Il fait de nous de nouvelles créatures capables d'aimer parce que nées de Dieu. Nous recevons de lui chaque jour la force et les impulsions qui feront naître et grandir l'amour en nous, qui nous feront avancer vers l'harmonie, la communion et la paix où il veut nous conduire. Cette parole « tu aimeras » ne nous met pas un lourd fardeau sur nos épaules, elle nous annonce une bonne nouvelle.

Que l'égoïsme et l'amour-propre soient largement répandus, c'est évident, mais expriment-ils un véritable amour de soi ? Ce n'est pas sûr. Souvent, nous éprouvons de la déception ou de la rancœur envers nous-mêmes, parce que nous avons le sentiment de n'être pas à la hauteur de nos ambitions et de nos idéaux. Nous acceptons mal nos limites, nos défaillances, nos échecs, nos torts. Nous nous en voulons parce que nous n'arrivons pas à devenir ce que nous voudrions être, parce que nous ne dépassons pas la médiocrité. Au chapitre 3 de la Genèse, le serpent touche une corde sensible quand il déclare à Adam et Eve que s'ils mangent du fruit défendu, ils deviendront comme des dieux. Nous avons tous, plus ou moins consciemment, le désir d'être pour notre conjoint, nos enfants, nos collègues et connaissances comme des dieux, c'est à dire des êtres parfaits, brillants, irréprochables, pourvus de qualités exceptionnelles. Et nous nourrissons une sourde et profonde animosité contre nous-mêmes parce que tel n'est pas le cas. « Notre cœur nous condamne », dit la première épître de Jean, en ajoutant immédiatement : « mais Dieu est plus grand que notre cœur ». Lorsque notre cœur nous condamne, Dieu nous pardonne. Quand nous nous détestons, Dieu nous aime. Le message évangélique dissipe cet amour propre qui se veut sans défauts. Il nous apprend à accepter nos misères, nos manquements, nos incapacités. Sans nous croire impeccables, sans nous prendre pour plus que nous valons, nous avons à nous aimer tels que nous sommes, comme Dieu nous aime, c'est-à-dire faibles, petits, et défectueux."

Nous sommes à la fois, en même temps une moyenne entre rien et tout: des pécheurs faillibles et imparfaits et capables pourtant de belles et de bonnes choses; donc des pécheurs pardonnés dont l'identité est tragi-comique. Ils savent que "vivre c'est pécher. S'installer dans le péché, c'est mourir.

Il faut dépasser ces états affectifs et ces sentiments d'indignité, de culpabilité...Savoir que tout est grâce, que tout est remis...Savoir enfin qu'aimer c'est engendrer, susciter, éveiller, réveiller. C'est le contraire d vivre en circuit fermé, de posséder pour soi: richesse, savoir, pouvoir.

Passer du besoin au désir, du charnel au spirituel, c'est aller vers la joie de tout l'être et non pas vers la satisfaction d'un besoin partiel. Pour y arriver, il faut quitter le jeu des identifications stériles à la vie des autres ou à leur personne.

Les humains ne perçoivent leur existence individuelle que par les entraves, les blessures et les mutilations qu'ils ressentent en leur corps et leur cœur. Ils "se fabriquent" par des émois contrés, quand celui qui les contre est aimé, respecté, désiré. C'est cette expérience, cet affrontement qui, au jour le jour, déterminent leur histoire personnelle (Françoise Dolto)." Seul le divin peut nous aimer de manière absolue, inconditionnelle et sans partage. C'est en cela que nous sommes transformés: d'une manière provocante car nous sommes le divin qu'il fait l'expérience de sa création...

Le Royaume des cieux ressemble alors à une personne qui se rend compte qu'elle ne viendra jamais à bout de ce qui pèse - la convoitise, la rivalité, la faute, la culpabilité et le perfectionnisme -, qu'elle n'atteindra jamais une image idéale d'elle-même qu'elle croyait nécessaire pour se rendre acceptable et aimable. Elle accueille alors son impuissance radicale; elle s'ouvre ainsi à l'avenir, à la nouveauté, à l'autre/au divin avec confiance; elle renonce à expier son malheur par une vie de fuite, d'hypocrisie, de devoir ou de mensonge. Ici, la dynamique de guérison est bien une résurrection: laisser venir le courage d'oser être soi-même avec ses ombres et ses lumières en faisant face aux autres. Nous voici libérés de notre passe-temps favori qui consiste à tout idéaliser ou à tout diaboliser, à vomir les autres ou à les dévorer ! Une manière de se laisser dominer tantôt par le désespoir-force en sa volonté de tout maîtriser, tantôt par le désespoir-faiblesse qui cherche le salut dans la fuite. Nous pouvons voir notre aveuglement s'en aller, le laisser partir avec l'aide de Dieu. Apprendre à nous aimer sans enflure ni tristesse, sans tout ramener à soi. Et retrouver foi dans la joie de donner et de recevoir gratuitement, sans chagrin ni contrainte qui est la dynamique privilégiée du Royaume.

Comme le disait Placide Gaboury:

« on ne détruit pas les ténèbres en luttant contre elles, mais en allumant la lumière.

On ne détruit pas le mal en luttant contre lui, mais en faisant le bien.

On ne détruit pas la haine ou la peur en s'acharnant contre elles, mais en laissant monter la tendresse-amour.

C'est en allant vers l'est que l'on s'éloigne de l'ouest.

C'est en allant vers plus de vie qu'on dépasse la mort.

C'est en allant vers ce qui dure qu'on est libre de ce qui ne dure pas. »

La Vie est ainsi paradoxale et tragi-comique.